Les Borgia, ducs de Gandie. Le triomphe d'une noblesse qui s'est faite elle-même

Santiago La Parra López

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/cdlm/12075>

DOI : 10.4000/cdlm.12075

ISSN : 1773-0201

Éditeur

Centre de la Méditerranée moderne et contemporaine

Édition imprimée

Date de publication : 15 décembre 2018

Pagination : 185-198

ISSN : 0395-9317

Référence électronique

Santiago La Parra López, « Les Borgia, ducs de Gandie. Le triomphe d'une noblesse qui s'est faite elle-même », *Cahiers de la Méditerranée* [En ligne], 97/2 | 2018, mis en ligne le 18 juin 2019, consulté le 08 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/cdlm/12075> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/cdlm.12075>

Ce document a été généré automatiquement le 8 septembre 2020.

© Tous droits réservés

Les Borgia, ducs de Gandie. Le triomphe d'une noblesse qui s'est faite elle-même¹

Santiago La Parra López

La généalogie et la famille des Borgia

- ¹ L'étude des réseaux familiaux fait prendre la mesure de la difficulté à retracer les relations complexes de la parenté nobiliaire et des stratégies des familles. La généalogie et la biographie, bien étudiées à Valence, ont longtemps été délaissées par l'historiographie contemporaine espagnole et connaissent heureusement aujourd'hui un regain d'intérêt, en lien avec les études récentes sur les seigneuries². Les travaux qui avaient trop souvent ciblé les aspects économiques et négligé la dimension sociale et culturelle, n'avaient pu aboutir qu'à des résultats fragmentaires³. Il faut donc se réjouir de ce retour en grâce des études sur la généalogie qui contribuent beaucoup à la compréhension du phénomène nobiliaire⁴. Quant à l'histoire de la famille Borgia, il convient de prendre ses distances avec l'historiographie borgienne classique⁵, afin de confronter les personnages les plus célèbres (saint François) à des parents moins réputés, voire inconnus, qui ont pourtant occupé des charges importantes dans la milice, la politique et l'Église à l'époque des Habsbourg. Il faut en effet rappeler que les Borgia ne disparurent pas après la mort d'Alexandre VI en 1503, ni après celle de son fils César en 1507 sur le champ de bataille de Viana, en Navarre. Au contraire, la famille perdura avec les ducs de Gandie et notamment avec le quatrième duc, François (1510-1572), qui fut jésuite et saint, sans toutefois cesser d'être un Borgia⁶. Car, en dépit des croyances répandues, « saint Borgia » (*san Borja*) n'abjura jamais son nom pour prendre ses distances avec les siens, pas plus qu'il ne se sentit contraint d'expier⁷ les péchés de sa famille, attendu que ceux que l'on reprochait à Alexandre VI ne faisaient guère exception chez les papes de l'époque. Bien au contraire, conscient de ce que la

maison de Gandie devait à Alexandre VI, François Borgia imposa toujours le respect et la reconnaissance de son arrière-grand-père paternel⁸.

- 2 La personnalité complexe de François Borgia admet des lectures très diverses. Malgré tout, c'est la représentation d'un religieux dévot, image fixée par son premier biographe et confesseur Dionisio Vázquez, qui l'a emportée sur toutes les autres. En 1586, le père Vázquez rédigea l'hagiographie du père Borgia à la demande du général des jésuites Claudio Acquaviva, qui en interdit finalement la publication. L'œuvre resta inédite, jusqu'à son édition critique en 2012⁹. Le veto d'Acquaviva n'empêcha pas pour autant la circulation de copies manuscrites du texte, et servit de modèle aux biographies classiques de Ribadeneira (1594), Nieremberg (1642-1644) ou Cienfuegos (1702), tous jésuites, mais servit également à d'autres auteurs, membres ou non de la Compagnie de Jésus, comme Juan Pastor Gómez¹⁰ ou Luis Suárez Fernández, qui donnent pour acquis que « la vie de saint François... est tout entière un processus de conversion »¹¹. Miguel Navarro conclut même que « saint François Borgia est entré dans la Compagnie pour servir Dieu avec humilité »¹².
- 3 L'entrée dans la Compagnie de Jésus de François Borgia, qui « fuit l'Égypte » (selon ses mots) en quittant Gandie et en n'intégrant pas les ordres traditionnels (Franciscain, Dominicain, Hiéronymite), illustre sa personnalité d'homme de la Renaissance optant pour un ordre nouveau, lui permettant d'allier action et contemplation, sur le modèle biblique de Marthe et Marie, sœurs de Lazare de Béthanie¹³. La réputation de sainteté relègue généralement au second plan les sept années de gouvernement de son duché natal de Gandie (1543-1550)¹⁴, alors même que cette période fut décisive et motiva justement son désir de « fuir d'Égypte »¹⁵. Une telle tendance historiographique s'explique par la tentation de réhabiliter l'action des Borgia dans l'histoire de l'Église, en mettant l'accent sur une image pieuse conventionnelle du saint, plutôt que sur sa vie et le rôle capital qu'il joua dans la stratégie familiale et politique des ducs de Gandie.

La stratégie familiale des ducs de Gandie

- 4 Dans le célèbre *Grand Mémorial* attribué au comte-duc d'Olivarès et daté de 1624¹⁶, le favori de Philippe IV aurait déclaré au jeune souverain :

[...] je ne connais pas le nombre de nobles titrés (*títulos*) de chacun des trois royaumes [de la Couronne d'Aragon] et ce n'est pas nécessaire ; je sais seulement qu'il y a quatre Grands : en Catalogne, le duc de Segorbe et de Cardona, à Valence, le duc de Gandie, en Aragon, les ducs de Híjar et de Villahermosa¹⁷.
- 5 Le duché de Gandie occupait en effet une position centrale au sein de ces seigneuries, grâce aux liens étroits tissés avec les familles dominantes, et avec Olivarès lui-même, preuve de l'importance socio-économique des Borgia en Aragon, même si l'objectif principal de cette Maison fut toujours la Couronne de Castille et la proximité avec la cour. Les liens avec le comte-duc d'Olivarès viennent du côté de son épouse, Inés de Zúñiga y Velasco, qui était petite-fille de Juana de Aragón y Gurrea, mère de François Borgia et nièce de Juana F. de Velasco, qui en 1572 avait épousé le sixième duc de Gandie, Francisco Tomás de Borja Centelles¹⁸. Après sa chute en 1643, le comte-duc ne put se réfugier dans sa maison de Loeches (Madrid) car il fut banni et exilé à Toro (Zamora), où il passa les deux dernières années de sa vie avec sa sœur Inés de Guzmán, veuve cette même année d'Álvaro de Borja, sixième marquis d'Alcañices et arrière-petit-fils de saint François¹⁹.

- 6 Nous retrouverons les titulaires de la seigneurie d'Alcañices (Zamora) grâce au lien entre les Borgia et les ducs d'Híjar (valencianisé en Íxer), car le cinquième seigneur de ce titre, Jaime Francisco Fernández de Híjar (1625-1700) épousa en premières noces (1654) Ana Enríquez de Almansa Inca de Loyola, fille du huitième marquis d'Alcañices, Juan Enríquez de Almansa²⁰. Cette seigneurie de Zamora, dans la région d'Aliste (limitrophe avec le Portugal), était entrée dans l'orbite des Borgia, suite au mariage du quatrième marquis Juan Enríquez de Almansa y de Rojas avec Juana de Borja y de Castro, fille du quatrième duc de Gandie ; Elvira, fille de ce mariage, épousa son oncle maternel Álvaro de Borja.

- 7 Les Borgia se lièrent également au duché aragonais de Villahermosa, suite au mariage en 1540 de María Luisa de Borja y Aragón (1512-1560)²¹ et fille du troisième duc de Gandie Juan de Borja Enríquez avec Martín de Aragón-Gurrea y Sarmiento de Ulloa, quatrième duc de Villahermosa, dont Philippe II admirait le niveau culturel²². Celui qui fut chargé de négocier ce mariage du côté de la famille de la mariée, fut son frère aîné, François, qui non seulement dut vaincre la résistance initiale du père mais sans doute aussi de sa propre sœur. María Luisa était l'aînée des quatre filles qu'avait eues don Juan de Borja Enríquez avec sa première épouse, Juana de Aragón y Gurrea (petite-fille de Ferdinand le Catholique par voie bâtarde), et très probablement la seule à avoir une vocation religieuse. Son extrême dévotion lui valut le surnom de la « Sainte Duchesse » sans avoir été canonisée²³. Ses sœurs María, Ana et Isabel naquirent entre 1513 y 1515 et, encore très petites, entrèrent à Gandie au couvent Sainte-Claire, de sorte que, tandis qu'elles devenaient respectivement sœur Marie de la Croix (*María de la Cruz*), sœur Jeanne Évangéliste (*Juana Evangelista*) et sœur Jeanne Baptiste (*Juana Bautista*), María Luisa devenait duchesse consort de Villahermosa. En novembre 1539, François écrivit à son père que le duc de Medina Sidonia, avec lequel il négociait la dot de sa sœur, était « le plus grand seigneur de Castille »²⁴, ce qui contribua certainement à atténuer les réticences initiales du père et à dissuader la vocation religieuse de sa sœur. La famille Borgia se trouvait en pleine ascension sociale et il fallait à tout prix en conserver la réputation. Le couvent ne convenait pas dans ce cas précis à la stratégie de la famille.

- 8 On trouve dans *Don Quichotte*, une anecdote intéressante : après l'épisode de la barque enchantée, le chevalier de la Manche et son écuyer Sancho se retrouvent au bord de l'Èbre avec une « duchesse, dont on ne connaît pas encore le titre »²⁵. Cette énigmatique dame devait être María Luisa de Aragón y Gurrea (petite-fille de la « Sainte Duchesse »), mariée avec son cousin en deuxième degré Carlos de Borja (petit-fils, pour sa part, de saint François Borgia), qui possédait le palais de Pedrola où Cervantes situe justement les événements de l'île Barataria²⁶.

- 9 Le puissant duché de Ségorbe (Castellón) fut créé par les Rois Catholiques (1475) en faveur d'Enrique de Aragón y Pimentel (1445-1522), fils posthume de l'infant Henri avec sa seconde épouse Beatriz Pimentel et, par conséquent, petit-fils de Ferdinand d'Antequera, à l'origine de la dynastie castillane des Trastamare à la tête de la Couronne d'Aragon. L'union avec le duché catalan des Cardona²⁷ se fit grâce au mariage (1516) du deuxième duc de Ségorbe (Alfonso de Aragón) avec Juana Folch de Cardona, fille et héritière du deuxième duc de Cardona. Dans les accords matrimoniaux, on accepta que les enfants pussent inverser l'ordre des noms de famille, en mettant en premier le tout-puissant nom de famille maternel Cardona (Folch de Cardona) avant le nom paternel d'Aragon²⁸. La fusion, qui serait effective en 1543 (après la mort du deuxième duc de Cardona), convertissait le nouvel état des Segorbe-Cardona en

premier de la Couronne aragonaise et le rendait très attractif pour toute famille qui eût des ambitions.

- 10 À cette époque-là, peu de lignages étaient plus ambitieux que celui des ducs de Gandie, mais l'objectif prioritaire des Borgia était de s'allier aux plus grandes familles castillanes, qui pouvaient les faire accéder aux cercles courtois du pouvoir. Le deuxième duc de Cardona, Fernando Juan Folch de Cardona y Enríquez (1469-1543), Grand d'Espagne depuis 1520, était fils de Juan Ramón (1446-1513) et d'Aldonza Enríquez, tante de María Enríquez, grand-mère paternelle de saint François, duc de Gandie. La seule descendance légitime de don Fernando Juan furent quatre filles, qu'il eut avec sa seconde épouse (1498) Francisca Manrique de Lara, dont les mariages furent attentivement planifiés, en ne perdant jamais de vue le royaume de Valence, et plus spécifiquement les terres où il se trouvait des Morisques. Ce regard dirigé vers le sud incluait bien sûr le duché de Gandie, mais ce fut la seule cible qu'ils ne purent atteindre.
- 11 Après le mariage de Juana avec le deuxième duc de Ségorbe en 1517, les ducs de Cardona marièrent en 1536 leur deuxième fille Ana avec Juan de Moncada y Tolsá, premier comte d'Aitona²⁹. Depuis la petite localité de Lérida, les Moncada avaient également étendu leurs domaines vers Valence et vers d'autres territoires (Castellnou, Vilamarxant, Chiva, Guadalest) ; ils avaient également fait main basse sur la baronnie de Beniarjó et sur celle de Palma-Ador, situées toutes les deux dans la *huerta* de Gandie, près du comté d'Oliva³⁰. Les ducs de Cardona marièrent leur troisième fille María avec le troisième comte d'Oliva, l'érudit Francisco G. de Centelles. La plus jeune des quatre filles de don Fernando Juan F. de Cardona Aldonza épousa en 1538 Luis de Beaumont, quatrième comte de Lerín, après l'échec de la tentative de son mariage avec François Borgia. Cela malgré le souhait de don Juan de Borja Enríquez, qui confiait ouvertement à son beau-frère et confident, le vicomte d'Évol en 1527 :

[...] je serais très heureux si mon fils se mariait plutôt avec ladite dame [Aldonza] qu'avec tout autre personne³¹.

- 12 Le principal obstacle au mariage, qui touchait au montant de la dot, avait été résolu quand don Fernando Juan de Cardona l'avait portée à 30 000 ducats. Il ne manquait plus que l'acceptation de François. Pour le convaincre, le duc de Cardona demanda la médiation de son gendre Alfonso (duc de Ségorbe) et don Juan de Borja décida également d'envoyer ce même médiateur à son fils, afin de parvenir à un accord. Le père de saint-Borgia confiait à son beau-frère dans une lettre de 1528 que l'affaire était fonction

[...] du contentement que François aura de la personne de cette dame [Aldonza], dont dépend la cause principale et sa conclusion³².

- 13 Finalement le projet échoua, car François aspirait à une union plus élevée. Et, de fait après ce refus, son père écrivit à l'empereur une lettre :

Votre Majesté Catholique, Impératrice et Sacrée, Pour que les fils que Dieu m'a donnés commencent à servir Votre Majesté, je vous envoie François³³.

- 14 Héritier du duché de Gandie, François n'oubliait pas que le futur de la famille se trouvait à la cour, et plus encore depuis la victoire du nouveau souverain sur les *Comuneros* castillans et sur les *Agermanados* de Valence et de Majorque. Ce mariage avorté ne signifiait pas le renoncement des visées de François Borgia sur la famille des Cardona. En 1543, décédèrent son père don Juan de Borja³⁴ et don Juan Fernando F. de Cardona. Alfonso de Aragón, qui ajoutait alors le nom des Cardona à son duché de Ségorbe, était beau-frère de María Folch de Cardona, laquelle s'était mariée (1525) avec

le troisième comte d'Oliva Francisco G. de Centelles (1499-1550). De ce mariage, étaient nés Pedro (mort en 1569 sans descendance), Magdalena (l'héritière du comté), Ana, Felipa, Juana et María³⁵. Avant sa « fuite d'Égypte » (août 1550), le IV^e duc de Gandie prit grand soin de laisser son fils Carlos – futur V^e duc de Gandie – marié à Magdalena de Centelles y Folch de Cardona (1548).

- 15 C'est ainsi que s'achevaient les négociations avec les Cardona, dont le principal acteur fut François Borgia. L'objectif des Borgia était d'unir les deux grands états producteurs de sucre : le duché de Gandie et le comté d'Oliva, ce qui était déjà le vieux rêve d'Alexandre VI. À partir de ce moment, la stratégie matrimoniale dans la Couronne d'Aragon devint trop modeste pour les Borgia ; par la suite, on chercha au marquis de Llombai (titre que François reçut de l'empereur comme cadeau de nocces, et que son héritier au duché de Gandie porta ensuite) une épouse parmi les grands noms castillans.

La construction d'une noblesse

- 16 Au temps du comte-duc d'Olivarès, les Borgia n'avaient pas encore fini de payer (et ils ne le feront jamais d'ailleurs complètement) le prix que leur coûta l'expulsion des Morisques (1609), mais ils étaient toujours à la tête de la noblesse valencienne. Plus de cent ans auparavant, quand ils étaient revenus à Valence en 1485 en tant que ducs de Gandie, ils n'étaient pas des inconnus, mais ils étaient considérés par la noblesse du royaume comme des parvenus et des intrus. Ils étaient en quelque sorte étrangers sur leurs propres terres. L'italianisation de leur nom (Borgia), ne contribuait pas à pallier la méfiance, voire l'hostilité des autres nobles. Ils ne purent jamais établir leur résidence dans la prestigieuse rue des Chevaliers (*Caballeros*) de Valence, où résidait alors l'élite aristocratique valencienne, mais ils durent le construire en un lieu excentré, sur l'étroite place Saint-Laurent (*San Lorenzo*). Pour les Borgia, la condition de nouveaux venus n'était pas inédite, mais ils témoignaient d'une faculté d'adaptation certaine. Alfonso de Borja parvint à être élu pape (Calixte III) sans être né en Italie, alors qu'il était fils d'un artisan de Xàtiva (teinturier) et non *de nobili genere natus*, comme cela fut écrit par la suite. La naissance noble, bien que fausse, fut souvent mise en scène à la demande de Calixte III lui-même, son origine roturière ayant ralenti sa carrière, notamment pour l'accession au rectorat de l'Université de Lérida³⁶.
- 17 Bien que n'ayant pu établir leur résidence dans la rue des Chevaliers, les Borgia tenaient fermement leur place dans la haute noblesse valencienne, et ils occupèrent sans discontinuité la mitre de la ville et siégèrent au chapitre épiscopal de 1429 à 1511. La preuve de leur intégration réussie se lit dans la lettre de Joseph I. Borgoño au VI^e duc de Gandie en 1659, au sujet de la nomination royale de Carlos Sarrió en tant que nouveau *Baile General* ³⁷ de Valence :
- [...] la noblesse de cette ville a reçu un affront aussi grand que si on avait donné cette charge à un maure, car c'est ainsi que l'on doit considérer tous ceux qui ne sont pas fils de cette Ville, considérant que tout ce qu'il y a à donner ici ne doit se donner qu'à nos naturels³⁸.
- 18 Outre le contrôle de la cathédrale, les Borgia s'investirent dans d'autres institutions religieuses, notamment dans l'ordre de Montesa, dont ils monopolisèrent la principale commanderie pendant près de 170 ans, de 1535 à 1705, exception faite des années 1544-1576, où la gestion revint à Gerónimo Pardo de la Casta, qui remplaçait Pedro Luis

Galcerán, demi-frère de saint François, dernier grand-maître de l'ordre de Montesa de 1544 jusqu'à sa mort en 1592³⁹.

- 19 À l'aube de la Renaissance, la famille des papes valenciens ne recourait plus aux armes mais aux lettres, pour se forger un futur beaucoup plus prospère que son passé. Ils n'acquirent plus leurs mérites sur les champs de bataille, mais dans les sacristies et dans les bureaux, profitant de toute charge, magistrature, emploi ou dignité, en mesure de leur apporter prestige et prébende. Ils durent être à la hauteur de leur ambition démesurée, faire preuve de beaucoup d'habileté, montrer peu de scrupules et avoir quelque chance, afin d'arriver à occuper deux fois la chaire de Saint-Pierre en moins de cinquante ans, pendant la seconde moitié du xv^e siècle, alors qu'ils étaient étrangers à Rome (non italiens), d'origine sociale modeste et avec des antécédents politiques peu favorables à une action publique, puisque toute la famille Borgia avait soutenu le parti perdant (celui du comte Jaume d'Urgell) dans le conflit qui avait fini par porter à la tête de la Couronne d'Aragon les Trastamare castillans, suite au Compromis de Caspe (1412)⁴⁰. Ces Borgia-là, qui furent étrangers à Rome et qui le seraient de nouveau dans leur propre pays, constituent un bon paradigme d'une noblesse qui s'est faite elle-même, car ils durent – coûte que coûte et par des moyens pas toujours licites – gravir une à une les marches qui leur permirent d'arriver au sommet du pouvoir.
- 20 La stratégie familiale appliquée à Valence n'était donc ni nouvelle ni improvisée. Il est certain qu'en 1455, Alfonso de Borja devint Calixte III un peu par hasard, et comme solution transitoire – vu l'âge avancé du cardinal valencien – face à la lutte insoluble pour la tiare entre les Orsini et les Colonna⁴¹. Mais l'élection de son neveu en 1492 fut déjà bien différente. Rodrigue Borgia entra en conclave pour élire le successeur d'Innocent VIII alors qu'il était vice-chancelier de l'Église, charge qu'il occupa sans interruption pendant cinquante ans et sous cinq papes depuis l'époque de son oncle Calixte III, ce qui faisait de lui le meilleur connaisseur des affaires du Vatican. Son autre atout résidait dans sa fortune, liée aux nombreuses charges qu'il détenait : administrateur de l'évêché de Gérone et titulaire de celui de Valence (dont il fut le premier archevêque), Albano, Porto-Santa Rufina (Latium), Carthagène, Majorque et Erlau (Hongrie). Jouant ses cartes avec brio et laissant de côté ses scrupules, le 11 août de l'*annus mirabilis*, Rodrigue Borgia devint Alexandre VI à l'unanimité (son propre vote inclus).

Le duché de Gandie et l'économie du sucre

- 21 En 1485, Ferdinand II d'Aragon vendit Gandie à Pedro Luis de Borja, fils aîné du cardinal Rodrigue Borgia et le souverain lui accorda le titre de duc⁴². Les deux parties trouvaient avantage à la transaction : le souverain aragonais obtenait l'argent nécessaire à l'achèvement de la *Reconquista* et le cardinal acquérait pour ses fils une seigneurie rentable. À la fin du xv^e siècle, Gandie possédait trois atouts pour les Borgia : des conditions climatiques favorables et une *huerta* fertile permettant la culture de la canne à sucre ; une population largement composée de Maures (60 %), qui n'avaient pas été déplacés vers l'intérieur après la conquête chrétienne contrairement à d'autres zones du littoral valencien⁴³, et qui resteront d'ailleurs musulmans jusqu'à l'expulsion des Morisques en 1609 ; un nombre important de petites seigneuries au bord de la faillite qui constituaient des opportunités pour de futures annexions par le duché de Gandie⁴⁴.

L'économie du sucre, dont la production était rendue possible grâce à la main-d'œuvre experte que représentaient les morisques, ne pouvait qu'attirer les Borgia.

- 22 Dans la *huerta* de Gandie, la culture de la canne à sucre (*canyamel* en valencien) était arrivée depuis la Sicile, avant de se répandre progressivement vers les territoires des Açores, de Madère, des Canaries⁴⁵, et jusqu'en Amérique. À Gandie, les exploitations sucrières ne recouraient pas à l'esclavage et furent l'œuvre d'une initiative seigneuriale, atteignant leur rentabilité maximale avec les Borgia qui disposaient des capitaux nécessaires à leur développement. Une expérience précédente mais infructueuse de l'exploitation sucrière avait été tentée à Gandie en 1460 par la Grande Compagnie de Ravensburg (*Grossen Ravensburger Handelsgesellschaft*), qui avait loué le moulin de Real pour la canne à sucre. En 1477, les Allemands abandonnèrent l'exploitation pour s'adonner au commerce des tissus, des porcelaines, du safran et autres épices, activités plus lucratives et dans lesquelles ils étaient plus compétitifs⁴⁶. Dans ce contexte, l'intérêt des Borgia à partir de 1485 fut notamment de valoriser le territoire agricole de leur nouveau duché, en relançant l'économie sucrière : une admonestation d'Alexandre VI à l'un de ses fils en 1493 révèle d'ailleurs que « le mariage conclu et la maison bien assise, on doit s'intéresser aux affaires »⁴⁷. Les affaires en question concernaient évidemment l'extension du duché de Gandie et le pape conseillait, au sujet des petits seigneurs pauvres de la *huerta*, de négocier :
- [...] dans les achats avec beaucoup de précaution, en ne manifestant pas trop votre intérêt... car ils ont plus besoin de vendre que vous d'acheter⁴⁸.
- 23 Le pape donnait des conseils caractéristiques d'un véritable homme d'affaires, concernant les achats à effectuer et le prix maximal à payer. Il trouvait par exemple excessifs les 108 000 *timbres*⁴⁹ que demandait Joan de Cardona pour la baronnie de Real, car, selon ses calculs, si elle donnait 26 000 sous de bénéfice par an (soit 2 600 *timbres*), ils ne devraient pas payer plus de 90 000 *timbres* son achat, « même si elle bénéficiait beaucoup ton état et ta maison »⁵⁰.
- 24 Le sucre de canne était à cette époque l'unique alternative connue pour remplacer le miel en tant qu'édulcorant. Principalement destiné à l'exportation, le sucre était évidemment consommé pour la cuisine, mais pouvait aussi servir à des fins thérapeutiques ; sa demande ne cessa de croître tout au long de l'époque moderne, en lien avec l'augmentation de la consommation européenne du thé, du café et du chocolat. Les Borgia tirèrent si grand profit du commerce sucrier à Gandie que l'on put parler de « tournant borgien » et que le sucre finança la construction de la nouvelle muraille de Gandie, la fondation de son Université et celle du couvent Sainte-Croix à Llombai. Selon saint François Borgia, tout cela avait résulté de la miséricorde divine et du fait que « les fruits à cette époque furent copieux et miraculeux dans les sucres et dans tout le reste »⁵¹.
- 25 Jusqu'aux Borgia, la production sucrière dépendait de sociétés marchandes liant de petits seigneurs à des maîtres sucriers étrangers (Siciliens dans leur grande majorité), qui se répartissaient les bénéfices par moitié. Les seigneurs apportaient la terre où était cultivée la canne à sucre, les infrastructures (moulins), ainsi que le pouvoir féodal qu'ils exerçaient sur leurs vassaux. Les associés étrangers plaçaient une partie du capital nécessaire à la « navigation » du moulin à canne à sucre, et apportaient leur savoir-faire technique et leur capacité de gestion⁵². Il s'agit là d'une forme précapitaliste de production, avec une division sociale du travail, réalisée dans des établissements (moulins à canne à sucre – *trapiches* – et sucreries – *ingenios* –) qui, comme les outils et le

combustible utilisés, étaient étrangers à une main-d'œuvre, qui n'était pas esclave mais soumise à des obligations de nature féodale. Ce système « traditionnel » ne pouvait être rentable à moyen et à long terme, compte tenu de son caractère local et du fait qu'il était composé d'unités fragmentées et petites, où les rivalités entre associés n'étaient pas rares.

- 26 Les Borgia instaurèrent un système fondé sur une grande exploitation agraire et monopolisèrent le processus productif, ce qui permit d'augmenter de manière exponentielle les bénéfices, tout en réduisant les coûts, en optimisant les dépenses de fonctionnement et en facilitant la commercialisation du produit à grande échelle. Les Borgia développèrent au mieux le système précapitaliste de production, exerçant complètement le pouvoir coercitif des seigneurs sur les vassaux. Obligation était faite à ces derniers de réserver à la culture de la canne à sucre (*canyamel*) un minimum de la meilleure superficie irriguée de leurs terres correspondant à environ un tiers de son étendue totale, ce qui correspondait à une quantité considérable dans un système agraire de polycultures ayant pour but l'autosuffisance. Les paysans devaient utiliser les nouveaux plants (*plantones, esquejes*) que leur distribuait chaque année le duc. Ils étaient contraints de réserver l'eau d'irrigation des canaux aux champs de canne à sucre, surtout en période de sécheresse⁵³. Ils avaient obligation de partager avec le seigneur à hauteur de 50 % la canne à sucre qu'ils récoltaient, ce qui représente le tribut en nature le plus élevé que nous connaissions. Enfin, ils devaient porter la canne à sucre dans les moulins du seigneur, les seuls autorisés dans le duché.
- 27 Pour qu'elle soit profitable, cette économie exigeait au quotidien une gestion sourcilleuse. Il fallait rentabiliser au maximum les coûteux investissements pour pouvoir mettre en marche chaque année les moulins nécessaires en fonction de la production, au moment de la récolte et du travail de la canne à sucre (*la zafra*). La culture de la canne à sucre épuisant les sols, il fallait étendre au maximum la grande exploitation, afin de faciliter la répartition sur les terres de l'engrais d'origine organique provenant d'excréments d'animaux, d'algues marines et de boue des canaux d'irrigation (*acequias*). Il fallait faire baisser le coût des grandes quantités de moules – *formas* – en céramique, dont on avait besoin pour cristalliser les pains de sucre. À l'origine, ces récipients en céramique, éphémères mais indispensables, étaient apportés de Paterna, mais on finit par les fabriquer sur place, à Potries et à Vilallonga. Les grands chaudrons, où l'on mettait les cannes pour les cuire, ne cessaient de bouillir, jour et nuit, pendant les trois ou quatre mois que durait la récolte. Le combustible employé était le bois des bosquets (*montes*) se trouvant près de Gandie. Mais quand ils furent décimés, il fallut apporter les arbres des vallées d'Ayora et de Cofrentes (possessions des Borgia), voire de monts plus lointains, comme ceux de la Serranía de Cuenca, en utilisant le système traditionnel d'acheminement des troncs par voie fluviale, par le biais des flotteurs (*gancheros*), ouvriers qui dirigeaient les trains de bois flottés. Pedro Martín, *baile* ⁵⁴ de Miramar, déclarait en 1580 devant l'Inquisiteur don Alonso Ximénez de Reinoso, lors de sa visite à Gandie, que pendant les dernières vingt-cinq années, il avait été en charge de

[...] faire couper le bois de chauffage et de construction (*leña y madera*) que Monsieur le duc de Gandie avait acheté dans les pinèdes du territoire municipal (*término*) du village d'Enguïdanos [Cuenca] et, une fois coupé, de le conduire [par flottage] sur les cours d'eau Cabriel et Xúcar, puis enfin de le sortir de l'eau à Cullera. Et que, pendant toutes ces années et pour accomplir ce travail, ils se servaient des morisques du village de Cofrentes y du Val d'Ayora⁵⁵.

- 28 Bien que le patronyme Borja soit célèbre et symbolise le scandale, surtout après son italianisation en « Borgia », ce qui est remarquable au sujet de cette famille valencienne, c'est qu'en moins de cinquante ans, deux de ses membres parvinrent à gouverner l'Église catholique, sans être ni d'origine italienne ni d'origine aristocratique. La saga s'est prolongée en tant que titulaires du duché de Gandie, seigneurie importante et singulière à bien des égards, tant par l'origine de sa fondation (véritable « héritage de la tiare ») que par sa richesse et son fonctionnement économiques (le sucre), et par sa composition humaine, puisque la grande majorité de sa population était morisque. Les Borja, le sucre et les Morisques ont donc contribué au succès foncier et économique de la *huerta* de Gandie, qui s'écroula avec l'acte d'expulsion de 1609⁵⁶. Contre ceux qui ont attribué la décadence du sucre de Gandie aux épisodes de froid qui se produisirent au XVII^e siècle, ou au développement et à la compétition de cette production en Atlantique, nous croyons avoir suffisamment démontré qu'après l'expulsion des Morisques, la canne à sucre devint une culture résiduelle, les moulins de canne à sucre furent démantelés au profit de moulins à farine ou à huile, et leurs matériaux servirent à réparer le palais seigneurial⁵⁷.
- 29 Au terme de cette étude, il apparaît que si prédominant dans l'histoire et dans l'historiographie les portraits caricaturaux des Borgia, portraits qui développent à loisir les affaires scandaleuses et ressassées⁵⁸, on ne peut ignorer la formule de Vicente Blasco Ibáñez au début du XX^e siècle : « certains Borgia furent des héros ; d'autres, des saints ; d'autres encore, de terribles pécheurs ; mais aucun ne fut vulgaire ni médiocre » (*A los pies de Venus*, 1926). Les deux figures emblématiques de la famille ont été présentées comme incarnant, pour l'une l'intégralité des péchés (Alexandre VI) et pour l'autre, la sainteté (saint François Borgia). Réduire ainsi ces individus à des images aussi simples revient à ignorer ce que furent réellement les représentants de cette famille noble valencienne, parvenue à se hisser au sommet de la hiérarchie sociale, économique, politique et religieuse, aussi bien à Valence que dans la chrétienté. Malgré une faiblesse inhérente à son extranéité (les Borgia furent jugés *extranjeros* à Rome et *forasteros* chez eux), la famille a fonctionné comme toutes les grandes noblesses, se fondant sur un lignage, sur des réseaux familiaux solides et des alliances matrimoniales savamment calculées, sur des seigneuries riches et en cours d'extension, et sur des charges civiles et religieuses occupées sur plusieurs décennies.

NOTES

1. Traduit de l'espagnol et du valencien par María Ghazali, CMMC, Université Côte d'Azur (UCA). Ce travail fait partie du projet de recherche *Economía y élites de poder en la España Moderna* (HAR2016-77305-P), financé par le ministère de l'Économie et de la Compétitivité espagnol.
2. Pedro Ruiz Torres, « Los señoríos valencianos en la crisis del Antiguo Régimen : una revisión historiográfica », *Estudis d'Història Contemporània del País Valencià*, n° 5, 1984, p. 23-80 ; David Bernabé Gil, « Quince años de estudios sobre el régimen señorial valenciano en la Edad Moderna », dans Esteban Sarasa et Eliseo Serrano (éd.), *Estudios sobre señorío y feudalismo. Homenaje a Julio Valdeón*, Saragosse, Institución Fernando el Católico (CSIC), 2010, p. 197-234 ;

Gregorio Colás Latorre, « La historiografía sobre el señorío tardofeudal », dans Eliseo Serrano et Esteban Sarasa (coord.), *Señorío y feudalismo en la Península Ibérica (ss. XII-XIX)*, Saragosse, Institución Fernando el Católico, Zaragoza, 1993, 4 vol., I, p. 51-108, et plus précisément p. 52.

3. Santiago La Parra López, *Los Borja y los moriscos. (Repobladores y « terratenientes » en la Huerta de Gandía tras la expulsión de 1609)*, Valence, IVEI Alfons el Magnànim, 1992.

4. Enrique Soria Mesa, *La nobleza en la España moderna. Cambio y continuidad*, Madrid, Marcial Pons, 2007, p. 17, p. 26-27 ; Enrique Soria Mesa, « La nobleza en la España moderna. Presente y futuro de la investigación », dans M^a Jesús Casaus Ballester (coord.), *El Condado de Aranda y la nobleza en el Antiguo Régimen*, Saragosse, Institución Fernando el Católico, 2009, p. 213-241.

5. Santiago La Parra López, « La mirada sobre los Borja. (Notas críticas para un estado de la cuestión) », *Revista de Historia Moderna. Anales de la Universidad de Alicante*, n° 15, 1996, p. 387-401.

6. Santiago La Parra López et María Toldrà (éd.), *Francisco de Borja (150-1572), hombre del Renacimiento, santo del Barroco*, Actes du Symposium International de Gandie-Valence, 2010, Gandie, CEIC Alfons el Vell – Institut Internacional d'Estudis Borgians – Acció Cultural Espanola, 2012.

7. Saint Paulien (pseudonyme de Maurice-Yvan Sicard), *San Francisco de Borja, el expiador*, Madrid, Ediciones Paulinas, 1963.

8. Santiago La Parra López, « El ducado de Gandía y la memoria familiar de san Francisco de Borja », *Revista Borja*, n° 2 (2008-2009), Actes du II^e Symposium International sur les Borgia (Borja) (Valencia-Gandie, 2007), éd. électronique.

9. Santiago La Parra López (transcription, étude préliminaire et édition critique), *Historia de la vida del P. Francisco de Borja, Tercero General de la Compañía de Jesús*, par Dionisio Vázquez, Gandie, CEIC Alfons el Vell, 2012.

10. Juan Pastor Gómez, *Borja espíritu universal (Breve biografía de San Francisco de Borja 1510-1573)*, Bilbao, 1977 (1^{re} éd. 1970).

11. Luis Suárez Fernández, « Vida de San Francisco de Borja », dans María del Carmen Iglesias Cano, *V Centenario del nacimiento de San Francisco de Borja, (Ciclo de conferencias sobre..., Madrid, 2010)*, Madrid, Fundación Cultural de la Nobleza Española, 2011, p. 39.

12. Miguel Navarro Sorní, « San Francisco de Borja y la Compañía de Jesús », dans María del Carmen Iglesias Cano, *V Centenario..., op. cit.*, p. 126-127.

13. Santiago La Parra López, « L'«eixida d'Egipte» de Sant Francesc de Borja i la seua entrada en la Companyia de Jesús », dans Francesc Joan Monjo i Dalmau (éd.), *Jesuites valencians. De l'esplendor Borja a l'ocàs Borbó*, Alicante, Publicacions de la Universitat d'Alacant, 2018, p. 23-26 ; S. La Parra López, « Francisco de Borja en el espejo de Teresa de Jesús. Vidas paralelas unidas por la modernidad », *Studia Historica. Historia Moderna*, vol. 39, n° 1, 2017, p. 327-367.

14. Ignacio Iparraguirre, « Francisco de Borja visto a través de sus biógrafos », *Manresa*, n° 44, 1972, p. 195-206 ; Alfonso Rodríguez Gutiérrez de Ceballos, « San Francisco de Borja : La formación de una imagen », *Goya*, n° 337, 2011, p. 294-311 ; Henar Pizarro Llorente, « Política y Santidad. Los biógrafos de San Francisco de Borja durante el Barroco », dans Antonio Rey Hazas, Mariano de la Campa et Esther Jiménez Pablo (coord.), *La Corte del Barroco : Textos literarios, avisos, manuales de corte, etiqueta y oratoria*, Madrid, Ediciones Polifemo, 2016, p. 685-712 ; Henar Pizarro Llorente, « De duque de Gandía a santo : la transformación de san Francisco de Borja a través de sus biografías », *Chronica Nova*, n° 43, 2017, p. 53-84 ; Santiago La Parra López, « Francesc de Borja, duc abans que sant », dans *L'Europa renaixentista. Simposi sobre els Borja*, Gandie, CEIC Alfons el Vell – Editorial Tres i Quatre, 1998 (original de 1994), p. 271-306 ; Santiago La Parra López, « Aproximación a la figura humana de Francisco de Borja, IV duque de Gandía (1543-1550) », *Debats*, n° 72, 2001, p. 134-145 ; Santiago La Parra López, « Retrato de Francisco de Borja y Aragón, el santo duque de Gandía », dans Ximo Company et Joan Aliaga (dir.), *San Francisco de Borja, Grande de España. Arte y espiritualidad en la cultura hispánica de los siglos XVI y XVII*, Catarroja, Ajuntament de Gandia - Universitat de Lleida - Editorial Afers, 2010, p. 51-66 ; Santiago La Parra López,

« Francisco de Borja y Gandía : la formación del cortesano », dans Santiago La Parra et María Toldrà (éd.), *Francesc de Borja...*, op. cit., p. 83-105.

15. Cándido de Dalmasas, *El Padre Francisco de Borja*, Madrid, BAC Popular, 1983, reste la meilleure biographie sur François Borgia, bien que l'angle sous lequel il est appréhendé soit suggéré dans le titre lui-même. L'ouvrage classique de Pedro Suau partage ce même angle d'étude, *Historia de S. Francisco de Borja. Tercer General de la Compañía de Jesús (1510-1572)*, Saragosse, Hechos y Dichos, 1963 (traduction de l'édition de 1910, qui élargit l'originale de 1905 en français).

16. Manuel Rivero Rodríguez doute de l'auteur et de la date de ce document, bien qu'il reconnaisse que « le mythe du Comte-Duc s'est construit à partir de ce discours » (*Librosdelacorte.es*, 4 [2012], p. 48-71 ; et plus récemment dans Manuel Rivero Rodríguez, *El conde duque de Olivares. La búsqueda de la privanza perfecta*, Madrid, Ediciones Polifemo, 2017, p. 37-48).

17. John H. Elliott et José F. de la Peña (éd.) *Memoriales y cartas del conde duque de Olivares*, Madrid, Ediciones Alfaguara, vol. I : *Política interior : 1621 a 1627*, 1978, p. 92.

18. Miquel Batllori, *La familia Borja*, vol. IV de *Obra Completa*, Valence, Elisèu Climent (éd.), 1994, p. 53. Nos références généalogiques, à moins que nous ne le signalions, sont tirées de ce volume, dont on ne peut faire l'économie si l'on veut s'y retrouver dans la complexité de l'arbre généalogique de la famille Borgia.

19. John H. Elliot parle de ce personnage en le nommant « l'inconséquent marquis d'Alcañices » et il le juge comme étant « un homme privé de talent politique ou administratif » (*El conde-duque de Olivares. El político en una época de decadencia*, Barcelone, Crítica, 1990, p. 64 et p. 154) ; Quintín Aldea Vaquero, « Nobleza y poder en el Siglo de Oro. Saavedra Fajardo en la constelación de los Borja », dans Manuel Fraga. *Homenaje académico*, Madrid, Fundación Cánovas del Castillo, 1977, I, p. 305.

20. María José Casaus Ballester, « La Casa Ducal de Híjar y sus enlaces con linajes castellanos », *Boletín Millares Carlo*, n° 27, 2008, p. 112.

21. Tomás Muniesa, *Vida de la V. y Exma. Sra. D^a. Luisa de Borja y Aragón, Condesa de Ribagorza...*, Saragosse, 1691 ; Jaime Nonell i Mas, *Vida y virtudes de la Ben. y Excm. Sra. Doña Luisa de Borja y Aragón, Condesa de Ribagorza y Duquesa de Villahermosa*, Manresa, 1897 ; Francisco de Borja de Medina, « La Compañía de Jesús y la minoría morisca [1545-1614] », *Archivum Historicum Societatis Iesu*, vol. LVII, 1988, p. 3-137 ; Carmen Morte García, « Luisa de Borja y Aragón, duquesa de Villahermosa y condesa de Ribagorza. La familia Borja del siglo XVI en Aragón », *Revista Borja*, n° 2, 2008-2009, éd. électronique.

22. Carmen Morte García, « Rolan Moys, el retrato cortesano en Aragón y la sala de linajes de los duques de Villahermosa », *El arte en las cortes de Carlos V y Felipe II*, 1999, p. 445-468.

23. Marqués de Pidal, « La Santa Duquesa de Villahermosa », *El Litoral*, n° 147 [28 octobre 1883], n° 148 [4 novembre 1883] et n° 149 [11 novembre 1883].

24. Enrique García Hernán (éd.), *Monumenta Borgia VI (1478-1551). Sanctus Franciscus Borgia...*, Valence-Rome, Generalitat Valenciana et Institutum Historicum Societatis Iesu, 2003, p. 379.

25. Cervantès, Chap. 30 de la II^e partie de son oeuvre (« Una duquesa, cuyo título aún no se sabe »).

26. Martín de Riquer, *Para leer a Cervantes*, Barcelone, Quaderns Crema, 2003, p. 195 ; Alfredo Baras Escolá, « Los duques de Don Quijote y la casa de Gurrea y Aragón », Alicante, Biblioteca Virtual Miguel de Cervantes, 2015 (<http://www.cervantesvirtual.com/nd/ark:/59851/bmcjd6s0>).

27. Le comté de Cardona fut créé par Pierre III (1375) en faveur du vicomte Hugo de Cardona, puis les Rois Catholiques l'élevèrent au rang de duché en 1482. On ne doit pas confondre avec l'autre comté de Cardona, créé par l'archiduc Carlos de Austria (1722), comté qui fut ensuite confirmé para Philippe V (1727) en faveur de José Folch de Cardona y Eril.

28. Vicente Gómez Benedito, *El caso de los dominios valencianos de los Medinaceli. El tránsito del Antiguo Régimen al liberalismo en los estados señoriales de Segorbe, Dénia et Aitona*, Valence, Publicacions de la Universitat de València y Ayuntamiento de Segorbe, 2017, p. 43-48.

29. Josefina Mateu Ibars, *Los Virreyes de Valencia. Fuentes para su estudio*, Valence, Ayuntamiento de Valencia, 1963, p. 163-172 (Philippe II élève ce titre à marquisat (1588) en faveur de Francisco de Moncada, vice-roi de Catalogne pendant quelques mois, puis de Valence entre 1580 et 1594, date de son décès).
30. Vicente Gómez Benedito, *El oceso de los dominios valencianos...*, *op. cit.*, p. 48-55. La Maison d'Aitona fut intégrée à la Maison andalouse des Medinaceli par le mariage en 1722 de Luis Antonio Fernández de Córdoba (héritier du X^e duc de Medinaceli) avec M^{re} Teresa de Moncada, l'aînée des deux filles uniques du VI^e marquis d'Aitona.
31. Enrique García Hernán (éd.), *Monumenta Borgia VI...*, *op. cit.*, p. 143. François épousa la Portugaise Leonor de Castro (1529), selon les souhaits de l'impératrice et contre la volonté de don Juan de Borja, son père.
32. Enrique García Hernán (éd.), *Monumenta Borgia VI...*, *op. cit.*, p. 151.
33. Archivo General de Simancas (AGS), Estado, leg. 267, n^o 153.
34. Arxiu Històric Municipal de Gandie, *Manual de Consells*, AB-18, s/p) ; Miquel Batllori, « El naixement de Joan de Borja i Enríquez, tercer duc borgia de Gandia », dans *La família...*, *op. cit.*, p. 125-141.
35. Francesc Mestre i Pons, « Apunts biogràfics dels Centelles i Riu-sech », dans Antoni Esteve i Blai (dir.), *El Palau dels Centelles a Oliva. Recull gràfic i documental*, Oliva, Associació Cultural Centelles i Riu-sech, 1997, p. 41-75.
36. Miguel Navarro Sorní, *Alfonso de Borja, papa Calixto III en la perspectiva de sus relaciones con Alfonso el Magnánimo*, Valence, Institució Alfons el Magnànim, 2005 ; Luis Pablo Martínez, Jaime Castillo et Jorge Saíz, « Els orígens de la família Borja », dans *L'Europa renaixentista...*, *op. cit.*, p. 39-61 ; Luis Pablo Martínez et Miguel Navarro, « La historiografia i els orígens dels Borja », dans Miquel Batllori (dir.), *Diplomatari Borja 1*, Valence, Edicions 3 i 4, 2002, p. 29-50 ; Miguel Navarro Sorní, « Da Alfonso Borgia a papa Callisto III : l'inizio della fortuna dei Borgia », dans L. Andalò, *I Borgia*, catalogue de l'exposition de Rome (3 octobre 2002-23 février 2003), Milan, 2002, p. 51-59.
37. Le *Baile/Batle General* de Valence est à la tête d'une institution (et comme pour toutes les institutions, d'un tribunal) dont le rôle est d'administrer et de défendre le patrimoine royal. Il est chargé de la gestion des finances royales, de faire appliquer le droit en matière fiscale (douanes, péages, gabelle sur le sel, rentes régaliennes) et de l'affermage desdits biens et droits royaux. Il est secondé par un réseau de bailes locaux [Note de la traductrice, María Ghazali].
38. Archivo Histórico Nacional (AHN), Osuna, leg. 1.023, n^o 180.
39. Santiago La Parra López, « Los Borja y la orden de Montesa : el uso familiar del ideal caballeresco », Colloque International sur *L'Orde de Santa Maria de Montesa i Sant Jordi d'Alfama* (Valence-Montesa, 24-27 octobre 2017), sous presse ; Fernando Andrés Robres, « Los Borja al asalto de Montesa : prolegómenos, primer intento (1537) y gestación del definitivo (1544) », dans Fernando Andrés Robres et Rafael Benítez Sánchez-Blanco (éd.), *Cambios y resistencias sociales en la Edad Moderna. Un análisis comparativo entre el centro y la periferia mediterránea de la Monarquía Hispánica*, Madrid, Sílex, 2014, p. 295-303 ; Fernando Andrés Robres, « Monarquía y alta nobleza : la consumación del asalto Borja al maestrazgo de la Orden de Montesa (1545) », *Hispania*, n^o 254, 2016, p. 645-668.
40. Luis Pablo Martínez et Miguel Navarro, « Els Borja, de la conquesta del regne a la del bisbat de València », dans Miquel Batllori (dir.), *Diplomatari...*, *op. cit.*, p. 52-162.
41. Susanne Schüller-Piroli, *Los Papas Borgia. Calixto III y Alejandro VI*, Valence, IVEI, 1991 (original en allemand 1979) ; Miguel Navarro Sorní, « Documentos inéditos sobre el vaticinio de san Vicente Ferrer a Alfonso de Borja, la Torre de Canals y los abuelos paternos de Alejandro VI », dans *Teología en Valencia : Raíces y retos. Buscando nuestros orígenes de cara al futuro*, Valence, Facultad de Teología San Vicente Ferrer de los Padres Dominicos, 2000, p. 59-71.

42. Santiago La Parra López, « El nacimiento de un señorío singular : el ducado gandiense de los Borja », *Revista de Historia Moderna. Anales de la Universidad de Alicante*, n° 24, 2006, p. 31-66.
43. Henri Lapeyre, *Geografía de la España morisca*, Valence, Diputación Provincial, 1986 (réédition en 2009, Universitat de València ; original en français, 1959).
44. José María Cruselles Gómez et David Igual Luis, *El duc Joan de Borja a Gandia. Els comptes de la banca Spannochí (1488-1496)*, Gandie, CEIC Alfons el Vell, 2003.
45. Alberto Vieira, *Canaviais, açúcar e aguardente na Madeira. Séculos XV a XX*, Funchal, Centro de Estudos de História do Atlântico (CEHA), 2004 ; Jesús Pérez Morera, *El azúcar y su cultura en las islas atlánticas. Escenarios, arquitecturas y organización espacial en los ingenios de caña dulce*, Santa Cruz de La Palma, Cabildo Insular de La Palma, 2013, 2 vol.
46. Aloys Schulte, *Geschichte der grossen Ravensburger Handelsgesellschaft, 1380-1530*, Stuttgart-Berlin, 1923, 3 vol., réédition à Wiesbaden, 1964 ; José Pérez Vidal, *La cultura de la caña de azúcar en el Levante español*, Madrid, CSIC, 1973, p. 3 et p. 41-45 ; Henri Lapeyre, « Els mercaders estrangers al regne de València en els segles XV i XVI », dans Antoni Furió (éd.), *València : un mercat medieval*, Valence, IVEI, 1985, p. 25-45 (original en français, 1970) et Ramón Carande, « La navegación y el comercio en el Mediterráneo durante el siglo XVI », dans *Otros siete estudios de historia de España*, Barcelone, Ariel, 1978 (original de 1957), p. 233-394. Fernand Braudel faisait également référence à la compagnie de Ravensburg dans *El Mediterráneo y el mundo mediterráneo en la época de Felipe II*, FCE, México-Buenos Aires, 1953, 2 vol., I, p. 165 (original en français, 1949) et dans *Civilización material, economía y capitalismo. Siglos XV-XVIII*, 3 vol., Madrid, Alianza, 1984, II, p. 377 (original en français, 1979).
47. Santiago La Parra López (Introduction, étude et notes critiques) et Vicent García Martínez (relecture et révision linguistique), *Alguns documents i cartes privades que pertanyeren al segon duc de Gandia en Joan de Borja. Notes per a la història d'Alexandre VI*, éd. facsimil de l'œuvre en castillan de José Sanchis Sivera (Valence, 1919), Gandie, CEIC Alfons el Vell, 2001, p. 84.
48. Santiago La Parra López et Vicent García Martínez, *Alguns documents i cartes privades...*, op. cit., p. 86 et p. 111.
49. 1 timbre = 10 sous valenciens ; il y avait 20 sous dans une livre (*lliura*, en valencien), 12 deniers (*diners*, en valencien) dans un sou, ce qui faisait qu'il y avait 240 deniers dans une livre.
50. Santiago La Parra López et Vicent García Martínez, *Alguns documents i cartes privades...*, op. cit., p. 111.
51. Santiago La Parra López (éd.), *Historia de la vida del p. Francisco de Borja...*, op. cit., p. 209.
52. Ferran Garcia-Oliver (coord.), « Sucre i creixement econòmic a la baixa Edat Mitjana », *Afers*, n° 32 (numéro monographique), 1999.
53. AHN, Osuna, leg. 538/3⁷ b, 8 mars 1557. Cette imposition seigneuriale suscita des scrupules chez don Carlos de Borja, V^e duc de Gandie.
54. Voir note 37.
55. AHN, Inquisición, leg. 806, II, ff. 55r-55v.
56. Santiago La Parra López, « Un paisaje singular : Borjas, azúcar y moriscos en la Huerta de Gandia », Actes du V^e Séminaire International sur « Paysages du sucre » (Actas del V Seminario Internacional sobre « Paisajes del azúcar », Motril 1993), Grenade, Diputación Provincial de Granada, 1995, p. 117-171.
57. Santiago La Parra López, *Los Borja y los moriscos...*, op. cit.
58. Marion Hermann-Röttgen, *La familia Borja. Historia de una leyenda*, Valence, IVEI Alfons El Magnànim, 1994 (éd. originale en allemand, 1992).

RÉSUMÉS

Bien que le nom de famille Borgia (Borja) soit devenu synonyme de scandale et de dépravation, le grand péché de cette famille qui s'est faite elle-même, fut de gouverner à deux reprises l'Église catholique au ^{xv}^e siècle, alors qu'ils étaient étrangers à Rome (qu'ils n'étaient pas italiens) et qu'ils étaient d'origine non aristocratique. Leur irrésistible ascension se prolongea à la tête du duché de Gandie, acquis par Alexandre VI pour son fils Pedro Luis et que François, arrière-petit-fils du pape qui, avant d'être un saint, fut courtisan, vice-roi et jésuite, fit fructifier, sans jamais renier son nom. Les Borgia arrivèrent à Gandie attirés par le commerce du sucre que produisaient les Morisques, et cette activité atteignit son plus grand essor en même temps que la famille prenait le « tournant borgien » dont ils étaient eux-mêmes à l'origine.

The family name Borgia (Borja) became famous as a synonym of scandal and depravation. However, the biggest sin committed by this self-made Valencian family was to succeed twice in governing the Catholic Church in the fifteenth century, despite the fact that they were foreigners to Rome (not Italian) and non-aristocrats by birth. Their irresistible ascent continued with the establishment of the Duchy of Gandia, bought by Alexander VI for his son Pedro Luis, and improved by Francisco, the great-grandson of the Pope who had been a courtesan, a Viceroy, a Duke and a Jesuit before becoming a Saint... without ever forsaking his lineage. The Borgia were drawn to Gandia by the sugar trade, which at the time was led by the *Moriscos*. This activity peaked at the time when the family attained their greatest splendour during “the Borgian turn”.

INDEX

Mots-clés : Borgia, Alexandre VI, duché de Gandie, sucre, Morisques, saint François Borgia

Keywords : Borgia, Alexander VI, Duchy of Gandia, sugar, Moriscos, Saint Francisco Borgia

AUTEUR

SANTIAGO LA PARRA LÓPEZ

Santiago La Parra Lopez est *profesor titular* en histoire à l'Université Polytechnique de Valence. Il a publié de nombreux articles et ouvrages parmi lesquels on peut relever *Los Borja y los moriscos. (Repobladores y “terratenientes” en la Huerta de Gandía tras la expulsión de 1609)*, Valence, Edicions Alfons el Magnanim, Generalitat Valenciana, 1992 ; Transcription, étude préliminaire et édition critique de l'*Historia de la vida del P. Francisco de Borja, Tercero General de la Compañía de Jesús*, par Dionisio Vázquez (1586), Gandie, CEIC Alfons el Vell – Institut Internacional d'Estudis Borgians – Acció Cultural Espanola, 2012 ; « Francisco de Borja en el espejo de Teresa de Jesús. Vidas paralelas unidas por la modernidad », *Studia Historica. Historia Moderna*, 39/1, 2017, p. 327-367.